

# LE VIEUX CORDONNIER

DRAPEAU DU PEUPLE : FRATERNITÉ, ÉGALITÉ, LIBERTÉ.

Bureau, place de l'École, 16 ; — Dépôt au dit bureau et rue Gît-le-Cœur, 4.

Prix de l'abonnement pour Paris : un an, 8 fr., 6 mois, 4 fr. 25 c., 3 mois, 2 fr. 25 c. ; la Province, 12 fr., 6 25, 3 25 ; l'Etranger, 20 fr., 10 25, 5 25.

Les articles envoyés au journal doivent être signés. (AFFRANCHIR.)



## RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE

UNE ET INDIVISIBLE.

### Sommaire.

Lettre d'un prisonnier de Vincennes. — Émile Thomas est-il coupable? — Assemblée nationale. — Thiers et le frère d'Auguste Blanqui. — Interrogatoire de Barbès. — Un tyran de village (chanson).

Le citoyen signataire d'une feuille qui porte notre titre, avec une légère addition en fort petits caractères, a trop haut et trop souvent parlé, au club des hommes libres, de LOYAUTÉ et de FRATERNITÉ pour que les sentiments qu'expriment ces grands mots ne soient point dans son cœur. Aussi sommes-nous persuadés qu'il ignore l'existence de notre journal, qui a paru avant le sien. Nous l'informons donc de notre existence et des manœuvres qu'emploient ses agens pour profiter et abuser de notre publicité. Nous ne voudrions pas avoir recours aux tribunaux.

PARIS, 30 MAI.

### Lettre d'un prisonnier de Vincennes.

Mon cher ami,

Je sors de Vincennes; je ne dirai pas que je reviens comme je suis parti. Lorsque ainsi que tant d'autres, je m'acheminai vers la chambre pour prendre part à la manifestation en faveur de la Pologne, j'avais encore quelque estime pour cette population bourgeoise qui revêt aux jours de panique, l'uniforme de la garde nationale; je pensais que la majorité de ces hommes auxquels sont confiés la garde non seulement de la chambre, mais de la République, étaient doués de quelque intelligence et de quelque humanité, et qu'il n'y avait danger ni pour eux-mêmes ni pour leurs frères à leur mettre des armes entre les mains.

Hélas, sans revenir sur cette malheureuse affaire du passage Molière où ils se sont fusillés les uns les autres avec l'aveuglement de la rage ou de la peur, je ne parlerai que de leur conduite à l'égard de ceux qui, comme moi, furent arrêtés à l'Hôtel-de-Ville.

Chacun sait que nous ne fûmes pas pris les armes à la main. Cela explique suffisamment l'insigne courage des gardes nationaux. Quant à moi, je me trouvais seul, absolument seul dans une des salles, lorsqu'une meute d'hommes intrépides se précipita sur moi : ils me reconnaissaient tous pour m'avoir vu partout où je ne suis pas allé. C'est un communiste, un anarchiste, un brigand ! Je fus fort maltraité par ces furieux. Cependant, ne me trouvant probablement pas la mine d'un scélérat, un honnête officier dont je regrette de ne point savoir le nom, s'interposa entre moi et ses collègues qui allaient me faire un mauvais parti. Le digne homme m'embrassa sur les deux joues, m'enleva de la boutonnière un ruban trop franchement rouge, et me poussa vers la porte. Vaine humanité ! la règle prévalut sur l'exception ; je retombai

entre les mains des hommes valeureux qui assurément, si je n'eusse été reconnu non coupable, se feraient, à l'heure qu'il est, délivrer des certificats de patriotisme et d'intrépidité.

Conduit ou plutôt entraîné dans un corps de garde où j'avais de trop nombreux compagnons ; ne sachant ce qui se passait au dehors, si les représentants avaient déjà pris le chemin de fer ou s'ils étaient rentrés en séance ; ne sachant s'il y avait lutte ; attiré surtout par l'immense clameur dont retentissaient tous les échos de la place, je regardai par l'œil de bœuf, et je vis... qu'on me couchait en joue. Un instant après, nous apprenions par un factionnaire qui nous le dit à mi-voix, qu'ordre avait été donné à la garde républicaine de tirer sur celui qui mettrait la tête à la fenêtre. En pareil cas, un bon averti en vaut mille. Je me retirais à peine qu'un nouvel entré ou pour mieux dire un nouveau poussé nous dit stoïquement : « Si vous ne savez pas ce que c'est qu'être fusillé, vous allez l'apprendre. » Je pensai que cela serait très fâcheux pour nous, mais excellent peut-être pour la cause de la vraie République. Toutefois, je serai franc, j'aurais accepté mais non ambitionné le martyre.

Je me sentis donc plus à l'aise lorsqu'on voulut bien nous emballer dans des diligences escortées par un détachement de dragons. Si l'on voulait nous fusiller, me dis-je, on le ferait sur place ; car voici des milliers de braves gens, mes compatriotes, qui ne demandent pas mieux que de nous mettre en lambeaux. En effet, les plus enroués trouvaient encore assez de patriotisme pour crier : A la Seine ! A l'eau ! Qu'on les fusille, les brigands ! A mort, les assassins ! A mort !

— C'est là le parti modéré, sur lequel compte la province, me dit mon voisin.

Je n'étais point en train de causer. Je pris place dans la voiture... Nous ne savions pas où nous allions. A quelques questions adressées à ce sujet, il n'avait été répondu que par des injures et des coups. Tout le trajet durant, nous fûmes poursuivis par un tonnerre de sauvages imprécations. O banlieue ! que les réactionnaires et l'étranger ne te reudent pas un jour les coups de baïonnette dont tu voulus traverser nos voitures pour en faire des chars funèbres !

Enfin, nous voilà arrivés ; nous descendons, mêmes cris, mêmes menaces. Peut-être même, redoublement de fureur. Ceux de mes compagnons qui se trouvaient sur les flancs de notre chaîne, recevaient sur le visage la bave de ces citoyens avinés qui, revêtus de l'uniforme, osaient crier au nom de la patrie et de la République ! De la République ! ah ! qu'ils parlent au nom de la leur... qui n'est point la nôtre.

Quant à ma captivité, je ne puis te dire rien de bien curieux ni de bien caractéristique. Seulement, nous fûmes fouillés, nos cravates nous furent arrachées, et un officier d'état-major, croyant avoir le droit de nous tutoyer en s'exerçant à cette opération qui n'exige point beaucoup de connaissance militaires, reçut de ma part un avertissement qui changea soudain la personne.

J'avais de l'argent dans les poches d'un gilet. Le gilet m'a été rendu sans l'argent.

Pendant trois heures nous sommes restés debout, quarante les uns contre les autres, dans l'obscurité la plus complète et avec une demi-portion d'oxygène,

si bien que l'un de nous proposa d'aller, chacun à son tour, se coller le visage contre un trou oublié sans doute par l'humanité. Nous fûmes sauvés de l'asphyxie par un capitaine de la garde nationale, marchand de vin à Vincennes, qui nous monta lui-même de l'eau, et obtint qu'on nous donnât une moins cruelle hospitalité.

Ce récit, je crois, n'a point besoin de commentaire. Si jamais la garde nationale publie ses fastes, que ceci lui serve de document.

Je suis sous la surveillance de la haute police, je te prie donc de supprimer mon nom, si tu publies cette lettre.

### Emile Thomas est-il coupable?

Emile Thomas est-il coupable ? oui ou non.

Oui ? Pourquoi ne pas l'arrêter franchement et publier franchement aussi la cause véritable de son arrestation. Pourquoi lui donner une mission ?

Non ? Alors, pourquoi l'enlever clandestinement, le placer entre deux agens qui le surveillent, et ne donner aucune explication ?

Ah ! je comprends que, dans aucun de ces deux cas, vous ne puissiez vous expliquer. Vos allures sont fausses ; vous nagez entre la violence et la crainte ; et vous, Pouvoir républicain, né d'un vigoureux élan vers la liberté, vous, appelés à gouverner un peuple qui a prétendu secouer à la fois la tyrannie et la corruption, vous nous faites tout à la fois, par un misérable coup d'état contre un homme peu important, de la corruption probablement et de la tyrannie à coup sûr.

Ce n'est point Emile Thomas que je défends, puisque j'ignore quelle a été sa conduite. C'est vous que j'attaque parce que, coupable ou non coupable, le directeur des ateliers nationaux a été victime ou complice d'une mesure de violence ou de corruption :

Victime s'il est innocent, car, par votre silence inconcevable, vous avez donné de l'autorité à des propos qui attaquent son honneur ;

Complice s'il est coupable, car en acceptant d'avance et sans protester, la nouvelle position qu'on veut bien lui faire, il accepte en même temps une part de responsabilité dans cette singulière mesure qui rappelle un régime passé. De connivence avec le pouvoir, il élude la justice et cherche à tromper le pays.

Mais pourquoi insister sur ce point : ces propos flétrissants auxquels le silence coupable de l'autorité a donné quelque consistance, seront enfin, nous n'en doutons pas, hautement démentis. Malheureusement, pour que ce démenti soit de quelque poids, il faudra expliquer en mettant les points sur les i, pourquoi M. Emile Thomas a été enlevé si soudainement qu'il n'a point eu le temps d'avertir sa mère ; comment il se fait qu'on ne se soit pas fié à sa parole ; pour quel motif on l'a flanqué de deux surveillants ; pourquoi enfin on ne lui a pas dit quelle mission allait lui être confiée.

Voulez-vous faire de la dictature ? Si la France est en danger, et si vous pouvez la sauver, j'y consens. Mais alors dites-le. Faites de la dictature, mais n'en faites point par ci par là et honteusement ; et surtout n'oubliez point que ce qui sied le plus aux dictateurs



démocratiques, c'est la franchise, qui seule, en temps de crise, peut racheter la violence avouée. Or, vous êtes faux comme vous si étiez corrompus.

Il est en ce moment à Vincennes des cœurs autrement trempés que les vôtres.

Dicteurs en herbe, rappelez-vous de la séance du 15; et, si vous voulez payer d'audace et d'énergie, que ce soit du moins au profit du peuple, et pour faire rendre cette éternelle justice... qui nous échappe éternellement.

Qui croirait, en vérité, que l'arrestation de M. Emile Thomas put nous mener si loin?... C'est que je dis mal : ce n'est point une arrestation, c'est un enlèvement... Allons, nous revenons au bon temps de l'arbitraire et du clandestin!

#### Thiers et le frère d'Auguste Blanqui.

Le 15 mai, Thiers se promenait sur le boulevard avec le frère du républicain Blanqui.

Un monsieur vient annoncer au petit homme d'Etat que ses factieux ont dissout la chambre, et que Blanqui....

— Je vous présente le frère de Blanqui, interrompit Thiers.

Honneur à cette délicatesse! mais honte sur les paroles sorties de la bouche de Blanqui, le professeur :

— Allez, monsieur, continuez. Rien ne peut augmenter le mépris que m'inspire mon frère.

#### Interrogatoire de Barbès.

Le juge d'instruction. — Avez-vous demandé un impôt d'un milliard?

Barbès. — J'ai demandé qu'on décrêtât un milliard comme première mise de fonds d'un capital destiné à l'organisation du travail.

Le juge d'instruction. — Etes-vous allé à l'Hôtel de Ville?

Barbès. — Il faut bien que j'y sois allé, puisqu'on m'y a arrêté.

Le juge d'instruction, en montrant à Barbès des actes émanés de lui et de ses collègues. — Reconnaissez-vous votre signature?

Barbès. — Je n'ai jamais renié ma signature, je la reconnais.

Le juge d'instruction. — Nous savons parfaitement maintenant qu'il n'y avait pas de complot; dites-nous comment l'affaire s'est engagée?

Barbès. — Je ne ferai pas de réponse à cette question, parce que ce serait m'engager dans les explications que je refuse précisément de donner.

Barbès est enfermé dans une froide cellule à voûte très élevée, tirant son jour d'une espèce de soupirail percé à trois ou quatre mètres de hauteur, et communiquant par une porte avec une fosse d'aisance qui y répand une odeur infecte.

O généreux pouvoir! La panique du 15 te tient bien au cœur; mais tu te venges mesquinement. M. Billaut en demandant pour les coupables la peine du bannissement, aurait-il ajouté, sous prétexte d'amendement, que la noble France pour laquelle ils ont bien fait quelque chose, devait les traiter comme des chiens.

#### Au Père Duchêne.

Mon vieil ami,

Je te félicite bien sincèrement de t'être débarrassé de tes vièdase, de tes bougrement et autres agréments qui auraient pu faire croire à tes lecteurs que la tombe et le temps ne t'avaient rien appris. Je vois aujourd'hui que tu as, comme moi, conservé ton patriotisme; mais que tu ne juges plus nécessaire de l'habiller de la même manière.

A te dire vrai, j'ai même pensé, dès ta réapparition, qu'un faux ami abusait de ton nom pour satisfaire, dans ton journal, sa manie de crier, de jouer du sourcil et de se donner des airs canaille.

Ne serait-ce point cet ami là, précisément, qui a transporté dans deux feuilles plagiaires sa lourde, emphatique et prétentieuse collaboration? ne serait-ce pas cet ami-là qui, certain jour, porteur d'une cer-

taine bannière, disait de certains mots qui n'allaient qu'à de certaines filles? Ne serait-ce pas enfin cet ami-là qui, aujourd'hui, te signale comme un sale anarchiste?

Je n'en dirai pas plus long à ce sujet. Rien de plus pénible, je le sais, que rompre les liens de la fraternité... même avec de faux frères.

Quant à nous deux, mon vieux, notre paix est faite depuis 55 ans, et, quels que puissent être d'ailleurs nos dissentiments, nous aurons toujours assez de respect de nous-mêmes pour ne point nous salir par la déloyauté.

LE VIEUX CORDELIER.

#### Epuration des ateliers nationaux.

Epurez, rien de mieux. Mais prenez garde : c'est une affaire très-délicate.

On nous a dit et répété que bien des gens touchaient plusieurs fois sous des noms d'emprunt. Vous le savez : c'était là une épuration à faire immédiatement, et sans bruit et sans renforts d'affiches.

On vous a dit que bien des gens se feraient embriquer qui n'étaient point dans la misère. Qu'appellez-vous dans la misère? Croyez-vous qu'un ouvrier qui, à la sueur de son front, se sera, comme on dit, monté un ménage, n'ait point le droit, comme ceux qui vivent au jour le jour, et qui n'ont point de chez eux, de demander du travail et du pain pour leurs enfants? Faudrait-il, aux jours de chômage qu'ils se privent de ce si mince confortable qui aide la mère de famille à supporter la vie de la chambre? Le père de trois enfants n'est-il point misérable avec 3 francs par jour, qu'il couche d'ailleurs sur une paille ou sur un matelas?

On nous dit encore que parmi les brigadiers surtout, il y a bon nombre de chenapans qui ont exercé des industries suspectes et qui se sont fait élire ou choisir parce qu'ils ont de la... verve.

1° Si c'étaient des hommes immoraux, on pouvait encore faire sans bruit cette épuration. 2° S'ils ont abandonné leurs métiers suspects, ils ont bien fait. 3° S'acquittent-ils bien de leur tâche?

On vous dit aussi tout haut ou tout bas qu'il y a dans les ateliers nationaux des milliers de forçats libérés. Tant mieux! Tant mieux mille fois! Car alors, une partie de leur temps au moins n'est pas mal employée. Ils ne craignent point de se montrer au grand jour. Ils sont en rapport avec d'honnêtes gens. — Et de quel droit leur refuseriez-vous le travail? Nont-ils pas subi le châtiment de leurs fautes?

Et d'ailleurs, eu supposant qu'ils ne se soient point améliorés, pourquoi les avez-vous gardés jusqu'ici, si vous les repoussez maintenant?

La police ne les connaissait-elle point?

Non! vous n'avez point voulu que cela se passât en famille. Tant pis pour vous : l'avenir vous le prouvera.

#### Assemblée Nationale.

Chaque jour se déroulent devant nos yeux les choses les plus incroyables, à chaque heure le pouvoir exécutif laisse percer son impuissance; l'autre jour pour ne parler que de ce qui tient à l'administratif, l'autre jour se promenaient à cheval dans les rues de Paris tous habillés et équipés les officiers de la garde mobile à cheval; à leur tête le citoyen Baclet et deux Janus après; le ministre de l'intérieur déclare qu'il ne connaissait rien de cette organisation militaire, qu'un décret lui avait été surpris.

Aujourd'hui c'est le ministre des travaux publics qui vient vous dire à la chambre les choses les plus illogiques du monde.

Ainsi le citoyen Trélat, ministre des travaux publics, d'après ce qu'il dit, aurait été indignement trompé par le citoyen Emile Thomas.

Le citoyen E. Thomas lui dit un jour que le chiffre des ouvriers des ateliers nationaux est de 92 mille, puis enfin un plus grand nombre; il ne peut obtenir que le recensement en soit fait et le directeur ne répondait à ses questions que par des plaintes sur les menaces dont il était l'objet.

Si cela est vrai, évidemment M. Emile Thomas était coupable, car autrement il n'aurait eu aucun intérêt à cacher le véritable chiffre des travailleurs.

Dès lors, pourquoi cette transaction du ministre des travaux publics. Un homme est coupable et il n'est pas ouvertement poursuivi, accusé; on veut s'en débarrasser et on n'a pas le courage de le faire aux yeux de tous, et bien mieux on lui donne une haute mission de la plus grande importance?

Quelle confiance voulez-vous que les travailleurs de la Gironde et des Landes aient en lui, en un citoyen que vous leur envoyez placé entre deux agents de police.

La République ne veut pas de transaction, elle voudrait principalement que ceux qui la représentent fussent purs et sans tâches... elle fait des vœux pour qu'il en soit ainsi.

Le départ du citoyen Emile Thomas n'aurait-il pas pour cause son opposition à certaines mesures qui devaient être prises vis à vis des bataillons nationaux; une protestation contre ces mesures et une menace de leur donner de la publicité ainsi qu'à son opposition.

Qu'on s'explique; car, en vérité, le ministre des travaux publics n'a encore donné aucun éclaircissement sur cette affaire; d'après son langage, on serait porté à croire à la culpabilité du citoyen E. Thomas. Ce pendant on ne peut accorder cette culpabilité avec la nouvelle mission qui lui aurait été confiée.

Nous avons vu avec douleur que la chambre, sur l'insistance du citoyen Taschereau pour avoir des explications, a passé à l'ordre du jour; elle devrait, ce nous semble, être plus exigeante sur des faits aussi graves. L'Assemblée nationale aurait-elle dans son sein une majorité cancéreuse des... nouveaux satisfaits.

#### Un tyran de village.

Air : Il faut avoir perdu l'esprit.

Que font ces paysans là-bas?

Disait un tiron de village...

Pourquoi font-ils tout ce tapage?

Sommez-les de parler plus bas.

Bientôt ils viendront à ma porte,

Y faire un triple carillon.

Je vais, que le diable m'emporte!

Les mettre tous à la raison!

A moi, donc, piqueurs et valets,

A ces menans, donnez la chasse :

Je crois que cette popnlace

Me nargue... et chante des couplets.

Frappez fort, et de bonne sorte,

Qu je vous fais f... en prison;

Car je veux, le diable m'emporte!

Les mettre tous à la raison.

Je vois reculer mon piqueur,

Et tous mes gens prennent la fuite;

Eh! quoi! cette race maudite

De mes valets n'a donc plus peur!...

Vite, à l'instant, que l'on m'apporte

Un des fouteurs de mon postillon,

Et je vais, le diable m'emporte!

Les mettre tous à la raison!

Mais, quand il sortit du château,

Ils chantaient tous la Marseillaise.

Le Seigneur (ne vous en déplaise)

Vit que son jeu n'était pas beau.

Bientôt, en grondant, la cohorte

S'empara du pauvre barbon,

Qui fut... que le diable l'emporte!

Le premier mis à la raison.

Jules Choux

Le gérant, LARDET.

Imp. de J. FREY, 35, rue Croix-des-Petits-Champs.